

C'EST TOUT UN ROMAN

Un certain comte de Fersen...

Un dandy richissime à la fois royaliste, protestant, opiomane, pédéraste et poète.

Par Gilles Antonowicz*

Royaliste, protestant, opiomane, pédéraste et poète... Tel était Jacques d'Adelswärd (1880-1923), dandy richissime qui défraya la chronique au matin du XX^e siècle dans une affaire de mœurs à l'issue de laquelle il fut condamné à six mois de prison pour «*excitation de mineurs à la débauche*». Il faut dire qu'il ne dissimulait pas ses appétits, l'un de ses poèmes, intitulé "Treize ans", l'inscrivant dans une lignée qui, d'André Gide à Tony Duvert et Gabriel Matzneff, persiste en littérature... Adelswärd qui, par snobisme, se disait «*comte de Fersen*» à la fureur du comte du même nom contraint de faire savoir n'avoir «*rien de commun avec ce monsieur aux goûts étranges*», est connu pour avoir fondé en 1908 "Akademos", la première revue homosexuelle française, dont les contributeurs n'avaient pas tous bien compris la nature. «*"Akademos" est paru*, note ainsi Léautaud. *Assez l'allure d'une revue de pédéraste. On y donne une reproduction d'un tableau où est campée une sorte de jeune apache vêtu d'un maillot collant, si vulgaire! Ces messieurs ont un goût singulier. Passe qu'on aime les jeunes gens, mais de ce genre! Certains, comme Barrès et Verhaeren, qui ont laissé mettre leur nom parmi les collaborateurs, vont passablement être surpris quand ils vont voir le genre de la revue. Cela a déjà commencé; le jeune Massis, venu cet après-midi, nous a raconté que Barrès est «très embêté"...*» Le monde de la jaquette ne lui en tourne pas moins le dos : «*être privé de génie, lorsqu'on en rêve, doit être le pire des supplices*», écrit à son sujet Cocteau qui le tient pour un poète décadent, un Oscar Wilde du pauvre, un «*phénomène de l'impuissance lyrique*»;



Jean Lorrain le qualifie de «*jeune snob surtout préoccupé d'harmoniser les nuances de ses cravates*», de «*tout petit Néron du faubourg Saint-Honoré*», à «*l'incommensurable vanité*» et aux «*piètres volumes de vers*». Mis au ban du Tout-Paris littéraire, Fersen s'exile à Capri dans une somptueuse villa où il vit en compagnie d'un éphèbe pasolinien, organisant des «*soirées poétiques*» où il dit du Verlaine ou du Mallarmé avec, selon un témoin, «*un joli sens de l'harmonie et une belle tonalité*», disparaissant subitement, puis revenant «*après quelques minutes, de plus en plus pâle, les ailes du nez plus violacées et les yeux presque blancs*»... Il a 43 ans lorsqu'il se suicide dans une apothéose de champagne et de cocaïne. Fallait-il exhumer son cadavre sulfureux ? Gianpaolo Furgiuele tente de nous en convaincre en parsemant son livre – qui n'est ni une biographie, ni une anthologie – de morceaux d'œuvre, d'articles parus dans Akademos ou dans les journaux de l'époque, de commentaires critiques parfois élogieux, tel ceux d'Edmond Rostand trouvant ses vers, d'une «*tendre couleur zinzoline*», «*exquis de grâce précieuse et de langueur mignonne*»... **G.A.**

Jacques d'Adelswärd-Fersen, Persona non grata, de Gianpaolo Furgiuele, Laborintus, 260 p., 20 €.

* Écrivain, avocat et historien, dernier ouvrage paru : "Maurice Garçon, les procès historiques", aux Belles Lettres.